

PARTAGE NOIR



ANTI-FAA

**DEFENDRE
LA REVOLUTION**

ULULE

**<https://www.partage-noir.fr>
contact@partage-noir.fr**

1992/22-06-2019



Question de vocabulaire

*« Paradoxe tragique :
la liberté, qui est principe de vie,
se conquiert en tuant. »*
Ricardo Flores Magón

Il est toujours délicat d'aborder la question des rapports entre guerre et révolution, c'est-à-dire la situation où des révolutionnaires seraient amenés à défendre sur une vaste échelle leurs réalisations et, bien souvent, leurs vies.

Nous aborderons cette question, toutefois précisons que les grands principes de l'anarchisme restent inébranlables. Nous sommes opposés à toute forme de service et à toute armée de métier. Nous refusons la présence d'une armée permanente et condamnons toute l'idéologie qui reste liée au militarisme : autorité, hiérarchie, service d'intérêts particuliers ou d'un État, fût-il prétendument populaire. Nous rejetons de la même manière tout conflit lié à des intérêts de territoire, de nation, d'ethnie ou de religion.

Dans ces conditions, l'emploi de certains termes tels que « armée insurrectionnelle », « état-major », « comité de guerre », etc., s'explique par commodité de vocabulaire. Cela ne remet pas en cause les idées de beaucoup d'anarchistes.

Guerre et Révolution

Plusieurs justifications de la guerre existent, elles sont liées aux idéologies autoritaires.

La première a pour principe la subordination du conflit à des intérêts nationaux et étatiques [1], religieux ou encore économiques. Tous ces motifs s'additionnent la plupart du temps. C'est la raison des guerres de type capitaliste même si les motifs économiques, qui sont les plus importants, ne sont pas reconnus facilement car moralement peu acceptables.

L'autre justification est au service d'une révolution à qui la guerre permet de s'étendre et par là de gagner d'autres territoires « à sa cause », voire de les annexer. La notion marxiste-léniniste de guerre révolutionnaire en est un exemple. Bien sûr, on pourra dire que c'est une réduction simpliste, mais les faits ont beaucoup plus d'importance que les discours officiels.

De plus, la séparation entre ces deux types de justification n'est pas hermétique, loin de là. Ainsi Staline passa une partie de la Seconde Guerre mondiale à reconstituer l'ancien empire des tsars. Dans ce cas précis, l'extension d'une idéologie se combinait à des antécédents historiques.

Pour le premier cas exposé, nous n'entrerons pas dans le détail. La littérature anarchiste est suffisamment abondante en ce qui concerne la critique du militarisme bourgeois, du nationalisme, des conflits entre peuples pour le profit d'une minorité exploiteuse. Il nous semble plus intéressant d'étudier les thèses des partisans d'une guerre révolutionnaire parce que cela a eu tendance à pervertir les idées anti-autoritaires. Que l'on songe aux dégâts causés par les guérillas marxistes (à Cuba, par exemple) dans l'esprit de certains anarchistes, tentés de croire leurs slogans.

Le parti et la guerre

A la base de la pratique léniniste [2], on trouve l'influence des écrits du Prussien Carl von Clausewitz (1780-1831). De son volumineux traité *De la guerre*.

On a surtout retenu la fameuse phrase : « *La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens* », censée résumer sa pensée. Lénine s'est inspiré de ce théoricien pour bâtir sa stratégie politique, conduite à la manière d'un affrontement militaire menant à l'anéantissement total de l'adversaire (et non à sa simple défaite, comme pour les élections dans les démocraties bourgeoises). De même, l'organisation de l'Armée rouge, la conception de l'action militaire et diplomatique de l'État bolchevique ont, selon Lénine, la même source : Clausewitz. Mao Zedong pousse plus loin encore la réflexion marxiste sur la guerre. Chez lui, « *la politique continue la guerre, comme la guerre la politique, l'empire d'une même décision les unit* » [3]. En changeant le vocabulaire de Clausewitz, Mao déclare que la guerre peut être populaire, qu'elle est la continuation de la révolution. Mais ce n'est qu'un des artifices habituels de la pensée marxiste. Les armées rouges n'ont jamais été des armées populaires, si l'on entend par là que le peuple donne son avis. Si cela arrivait, ce serait dangereux pour le parti. Ainsi l'historien Hu Chi-Hsi relève les contradictions de l'Armée rouge chinoise : « *Mao qui s'enorgueillissait d'avoir forgé une "ligne de masse", perdit le pouvoir à la conférence de Ningdu parce que les masses avaient eu leur mot à dire et que l'Armée rouge s'était transformée en une armée populaire. Il reprit le pouvoir à la conférence de Zunyi parce que les masses étaient absentes et que l'armée rouge était redevenue, par la force des choses, une armée sans racines* » [4]. Et encore ! cette démocratisation était relative puisqu'elle restait sous l'égide du parti.

Car le problème de la guerre révolutionnaire n'est pas une simple question de fonctionnement interne de l'armée, même s'il est souvent significatif. En fait, le pas n'a pas été franchi avec Clausewitz, il ne suffit pas de remplacer le mot « politique » par « révolution » pour obtenir une autre finalité de la guerre. Le parti représentant la révolution, il dirige l'armée et la conduite de la guerre. Dans ce domaine comme dans les autres, il substitue aux maîtres d'hier ceux du socialisme autoritaire. Le fameux peuple, c'est-à-dire les opprimés, reste exclu tout comme dans la société bourgeoise.

Cela n'a rien de surprenant. En adoptant le précepte « *la fin justifie les moyens* », le léninisme crée une nouvelle autorité, dans l'organisation sociale comme dans la conduite du combat militaire. Le marxiste italien Emilio Lussu le montre involontairement dans sa Théorie de l'insurrection : « *la bourgeoisie fait du pragmatisme. Elle ne s'inspire pas d'un système rigide de paix, mais d'une réalité*

empirique. La guerre lui fut utile en d'autres temps : maintenant la paix lui est utile. C'est la même tactique employée par le parti bolchevique, qui a pratiqué la politique de la guerre et de la paix, en s'inspirant toujours des intérêts de la révolution à sauver ».

Cette fin de phrase ne doit pas nous tromper : le résultat est le même qu'avec la bourgeoisie. La liquidation du mouvement anarchiste ukrainien en 1921 s'explique parce qu'une armée rouge hiérarchisée se devait d'éliminer les partisans, et l'État bolchevique de contrôler un territoire jusque-là autonome. A cette opération « extérieure » correspond la mise au pas des soviets par le parti sur le plan « intérieur ».

Nous faisons la même critique du léninisme dans le domaine militaire que dans le domaine social. Il n'y a pas de différence avec ceux qu'ils prétendent combattre, sinon en pire !

La loi du vainqueur

Nous avons vu que la pratique du marxisme-léninisme ne correspond pas à une guerre révolutionnaire. Mais son concept de guerre révolutionnaire est-il lui-même acceptable ? Les marxistes-léninistes précisent que ce sont les « conditions données » qui font que tel conflit est révolutionnaire et que tel autre ne l'est pas.

Mais cette limite est déjà discutable. Comment en viennent-ils à penser qu'une guerre est révolutionnaire ? On peut le comprendre en étudiant leur analyse de la guerre en général. En effet, ils trouvent des aspects positifs à des conflits traditionnels, ainsi Lénine : *« Nous autres, marxistes, différons des pacifistes en ce sens que nous reconnaissons la nécessité d'analyser historiquement (du point de vue du matérialisme dialectique de Marx) chaque guerre prise à part. L'histoire a connu maintes guerres qui malgré les horreurs, les atrocités, les calamités et les souffrances qu'elles comportent inévitablement, furent progressives, c'est-à-dire utiles au développement de l'humanité en aidant à détruire des institutions particulièrement nuisibles et réactionnaires (par exemple l'autocratie et le servage) et les despotismes les plus barbares d'Europe »* [5].

Certes des guerres ont déstabilisé des régimes odieux, ce qui a permis ainsi à des révolutionnaires de profiter des circonstances. Toutefois, cette théorie est dangereuse. Car, qui décide que telle guerre est un progrès et sur quelles bases

sérieuses d'analyse ? N'y a-t-il pas le danger de sous-estimer le poids des guerres pour les populations en soutenant les guerres entre impérialismes ?

Le cynisme devient inévitable et Marx en fait preuve en déclarant à propos de la guerre franco-allemande de 1870 : « *Les Français ont besoin d'être rossés (...) La prépondérance allemande transportera le centre de gravité du mouvement ouvrier européen de France en Allemagne* » [6].

On ne s'étonnera pas avec ce genre de discours qu'une guerre soit automatiquement déclarée progressiste dans le cas où des « révolutionnaires » (c'est-à-dire le parti qui usurpe ce titre) affronteraient un adversaire. Cette guerre propagerait la « révolution ».

Ainsi, il y aurait un socialisme militairement en expansion. Tant pis pour les populations qui ne s'adaptent pas à ce schéma. On peut multiplier à l'infini les exemples qui permettent, Mao dixit, « *de renverser la classe réactionnaire dominante et au peuple de prendre le pouvoir* » : Lénine et Trotsky mettant au pas l'Ukraine et la Géorgie, la Chine envahissant le Tibet ou même deux États marxistes, le Vietnam et le Cambodge, se faisant la guerre ! « *Le pouvoir est au bout du fusil* » disait encore Mao. Le pouvoir sur qui ?

Bien entendu, les théoriciens marxistes-léninistes nous rappelleront ces fameuses « conditions données » qui permettraient de savoir si des guerres sont ou ne sont pas révolutionnaires. Les trotskistes nous diront que l'U.R.S.S. est un « État socialiste dégénéré », ce qui explique la nature des conflits où elle s'engage. D'autres nous diront que Lénine a commis des erreurs, et ainsi de suite.

Pourtant le mythe d'une perversion de l'Armée rouge imposée par Staline lors de la guerre patriotique de 1941-1945 ne tient pas. Le dissident Kopelev souligne qu'« *en 1919, en vertu d'un ordre de Trotsky, l'uniforme de l'Armée rouge fut copié sur le modèle des vêtements anciens des guerriers russes (...) en 1920, [guerre russo-polonaise, NDLA], Broussilov et Trotsky brandirent ensemble le "vieux drapeau russe", lorsque commença l'invasion des armées de Pilsudski (...)* » [7]. De même, un communiste, Efimov, constatait en 1921 à propos de l'alliance provisoire entre l'Armée rouge et les partisans anarchistes d'Ukraine qu'il y avait un danger à côtoyer des combattants auto-organisés : « *Le mode de vie des makhnovistes agissait de façon trompeuse sur le soldat rouge : il pensait qu'il y avait chez eux plus de liberté (...) et si, avant, le soldat rouge ne rejoignait pas Makhno (...) il commença dorénavant à en douter et les cas de passages volontaires de soldats rouges du côté de Makhno devinrent de plus en plus fréquents* » [8].

Si les guerres menées par ces régimes ne sont jamais révolutionnaires, ce n'est pas un incident de parcours mais bien à cause de vices inhérents à leur idéologie. Le projet de société marxiste crée une nouvelle caste de privilégiés et son mode d'organisation politique est autoritaire. Mais de toute façon, on ne peut parler de guerre révolutionnaire parce que la guerre ne crée pas de situation révolutionnaire.

Au mieux, elle affaiblit l'ancien régime. La révolution naît de la volonté générale des opprimés de changer leur destin. Au lieu de comprendre cela, les marxistes s'imaginent qu'une invasion militaire suffit à mettre un pays dans le camp de la révolution !

Parler d'une guerre révolutionnaire est une absurdité. La guerre est un conflit dont l'issue peut influencer certaines choses dans une société mais pas au point de réaliser l'effort créatif de la révolution. Il faut à cette dernière une dynamique propre et cela ne se crée pas en quelques jours par des communiqués victorieux. Les bolcheviks en firent la cruelle expérience lors de la guerre rossa-polonaise de 1920 : *« Pour la population, l'Armée rouge et les bolcheviks sont les dignes successeurs de l'expansionnisme tsariste et sont perçus en envahisseurs et non en libérateurs, comme s'imaginent les léninistes, empêtrés dans leur dialectique prolétarienne formelle. Bien au contraire, la population laborieuse fait corps avec ses dirigeants socialistes nationaux »* [9]. Des révolutionnaires, qui s'engageraient dans un conflit armé, doivent balayer ces illusions.

[1] Mêlés bien sûr, puisque les luttes nationalistes utilisent l'État dans la plupart des cas.

[2] Léniniste puisque cette doctrine s'est réalisée concrètement, et que Marx lui-même n'a pas fourni de système complet mais quelques idées (déjà contestables) dans le domaine guerrier.

[3] Blucksman, *Le discours de la guerre*, Paris, U.G.E., 10118, 1973.

[4] Hu Chi-Hsi, *L'armée rouge et l'ascension de Mao*, Paris, E.H. E.S.S., Cahiers centre Chine, 1982.

[5] Lénine, *Le socialisme et la guerre*.

[6] Marx, lettre à Engels du 20 juillet 1870.

[7] L. Z. Kopelev, in *Une opposition socialiste en Union soviétique aujourd'hui* (collectif), Paris, Maspéro, 1976.

[8] Efimov, cité par A. Skirda, *Les cosaques de la liberté*, Paris, Lattés, 1987.

[9] A. Skirda, *op. cit.*

Guerre et anarchisme

Après cette réfutation de la notion de guerre révolutionnaire, on peut s'interroger sur notre éventuelle participation à un conflit. Est-ce admissible ? Peut-on se livrer à un affrontement qui est un moyen traditionnel, celui de l'adversaire, tout en affirmant vouloir changer la société ? Nous répondons : oui, à certaines conditions. De nombreux écrits ont montré qu'on ne peut discourir sur la guerre en la séparant des facteurs politiques, sociaux ou autres qui peuvent l'expliquer, voire dans certains cas la justifier.

L'usage de la violence

La guerre n'est pas un jeu violent qu'une destinée pousserait à disputer. Il y a des motifs et nous en admettons certains. Dès lors qu'une population est agressée parce qu'elle réalise la révolution, elle doit se défendre, même si nous avons quelques scrupules à utiliser le terme de « guerre ». En effet, utilisée dès l'origine dans la stratégie du pouvoir, la guerre a fini par se confondre avec celui-ci, sans parler de son influence néfaste sur l'individu. L'anarchiste Malatesta écrivait par exemple que : *« la terreur comme la guerre, réveille les sentiments ataviques de férocité encore mal couverts par le vernis de la civilisation et porte aux premiers postes les éléments mauvais qui sont dans la population. Plutôt que de servir à défendre la révolution, elle sert à la discréditer, à la rendre odieuse aux masses et, après une période de luttes féroces, aboutit nécessairement à ce que aujourd'hui, j'appellerai "normalisation", c'est-à-dire à la légalisation et à la perpétuation de la tyrannie »* [1].

Cette assimilation de la guerre avec la terreur, autre instrument d'une politique, appelle à se méfier des termes employés. Il faut les définir. D'autant que le même Malatesta n'était pas opposé à l'usage de la violence : *« Le grand moyen de défense de la révolution reste toujours d'enlever aux bourgeois les moyens économiques de la domination, d'armer tout le monde (jusqu'à ce qu'on puisse amener tout le monde à jeter les armes comme des objets inutiles et dangereux) et d'intéresser à la victoire toute la grande masse de la population »* [2].

Certains nous diront que même défensive, l'utilisation de la guerre est quand même critiquable. Ne devrions-nous pas plutôt prêcher l'amour et la fraternité ? Nous répondrons aux ultra-moralistes que la grève et le combat social utilisent aussi le rapport de forces et qu'il conviendrait selon leurs arguments de se laisser exploiter ! Nous ne devons pas avoir un cadre moral à tel point contraignant qu'il nous empêche d'agir et nous limite à un rôle de censeurs passifs.

Certains anarchistes ont voulu contourner la difficulté en refusant le terme de « guerre ». Ainsi, Camillo Berneri déclarait lors de la Guerre d'Espagne, que *« la nature et l'extension du conflit, ses modes de développement, les inévitables conditions de sa solution sont tels que les aspects de la lutte armée sont ceux de la "guerre" mais que son essence est celle de la "révolution sociale" »* [3].

On voit que Berneri préfère le terme de « lutte armée ». Pour lui en effet, le conflit espagnol *« aurait pu présenter assez d'analogies avec la "guerre". Mais ce n'est pas le cas de cette lutte armée, dans laquelle les vainqueurs transformeront suivant une direction politique et sociale déterminée toute la vie de la nation, de cette lutte qui ne peut se terminer par un retrait des troupes mais par l'exode des vaincus »* [4]. C'est là une position extrême. Pour Berneri, il y aurait eu une guerre en 1936 si les franquistes et le gouvernement républicain avaient ôté les seuls à s'affronter. Dès lors que le prolétariat entraînait en lice pour ses intérêts propres, cela devenait un conflit entre révolution et contre-révolution.

On peut admettre ce point de vue, mais il ne peut être généralisé. Les événements d'Espagne avaient ceci de particulier que les révolutionnaires n'ont pas résolu la question politique. Dans les cas à venir, il faut espérer que les anarchistes ne se limiteront pas au domaine économique et sauront se doter d'une représentation extérieure symbolisant le nouveau pays (par pays nous entendons la délimitation territoriale de la révolution). Dans ce cas, il faudra bien parler de guerre en cas d'agression.

Mais, quels que soient les termes employés, l'important est de s'impliquer dans cette défense des réalisations sociales. Cette caractéristique de défense de la révolution est importante. Benjamin R. Tucker, qui ne pensait pas à la question militaire, a écrit : *« L'offensive est le principe de l'État, tandis que la défensive est un aspect du principe de la liberté (...) »*. Cela ne doit pas être compris sur le plan stratégique mais en ce sens que nous n'imposerons pas notre système par une agression guerrière.

Si après la victoire, la population entraînée par ses dirigeants à nous combattre refusait de s'organiser selon les principes libertaires, il faudrait se résoudre à

l'abandonner à son sort et, à évacuer le territoire, tout en prenant les mesures nécessaires à notre sécurité (désarmement par exemple).

Bien sûr, si l'on se situe dans un contexte strictement anarchiste, la guerre doit être totalement rejetée. Mais il faut se garder du discours de certains d'entre nous habitués à répondre aux questions épineuses par « tout ira bien ». L'antagonisme ne disparaîtra pas complètement. Des conflits sont toujours possibles dans n'importe quel monde, mais l'anarchisme propose divers systèmes à même de résoudre ces conflits sans en venir à l'acte de violence ou, au pire, en le limitant. Ce dernier cas a été prévu par Bakounine : « *Aucun État [à ne pas prendre au sens autoritaire, NDLA] fédéré ne pourra jamais faire la guerre à un autre État fédéré. Le parlement international ayant prononcé son jugement, l'État condamné doit s'y soumettre. Sinon tous les autres États de la Fédération devront interrompre leurs communications avec lui, le mettre en dehors de la loi fédérale et, en cas d'attaque de sa part, s'armer solidairement contre lui* » [5]. De plus, l'absence de troupes enrégimentées et obéissantes évitera toute manipulation.

La conduite au combat

Nous ne mènerons pas cette guerre de façon classique. Comment, faire, puisque la guerre ne peut être révolutionnaire ? Il existe pourtant un moyen d'influencer la conduite du combat. Luis Mercier-Vega faisait remarquer que « *la guerre anarchiste ne pouvait se faire dans l'optique et selon les méthodes des guerres entre pouvoirs. La guerre menée dans les règles de l'État supposait l'élimination des buts et des méthodes anarchistes* » [6]. Il existe un lien technique, dirons-nous faute d'un autre terme entre la guerre et la révolution.

Cela se traduit par le contrôle des combattants par la population, qui a son mot à dire sur les objectifs de la guerre ou la façon générale de mener le conflit. Il faut une structure représentative capable de mener le conflit. Elle empêchera que la guerre n'acquiert une autonomie et ne serve plus la révolution. Devant cette même structure, les combattants placés à des postes de responsabilité devront répondre de leurs actes, ce qui empêchera les excès graves propres à toute période de violence. Luigi Fabbri a consacré un chapitre de son livre *Dictature et révolution* à la question militaire, mais il se base essentiellement sur les travaux d'un certain Pisacane. Voici ce qu'il en retient sur ce sujet et qui peut nous servir

selon lui : « *On pourrait citer d'autres moyens capables de freiner la tendance des chefs militaires à étendre leur autorité, et même à la dépasser, au risque de nuire à la révolution, comme par exemple le système adopté d'une certaine manière pendant la Révolution française de déléguer des commissaires civils, représentants de la révolution parmi les troupes. Mais il ne faut pas qu'ils soient envoyés par un gouvernement central, mais par les libres communautés, par les communes révolutionnaires, parmi les soldats qu'elles-mêmes ont fournis. Afin que les soldats de la révolution se sentent toujours soutenus par la solidarité de tout le pays et que cette surveillance exercée par le peuple freine d'éventuelles envies autoritaires et liberticides (...)* » [7].

Enfin, l'organisation militaire doit s'efforcer de concilier les principes d'un fédéralisme libertaire avec les nécessités de la lutte. Ainsi, au lieu de la « guerre révolutionnaire », concept faux et à rejeter, on peut parler de « guerre populaire » qui définit mieux la situation, c'est-à-dire une guerre menée par le peuple (les opprimés), pour défendre ses intérêts de la manière la plus acceptable. Pour se rendre compte de façon plus précise de notre conception du combat, il faut examiner les exemples de luttes anarchistes à travers l'histoire.

[1] E. Malatesta, « *La terreur révolutionnaire* », in *Articles politiques*, 10/18, Paris, 1979.

[2] *Idem*.

[3] C. Berneri, « *Guerre et révolution* », in *Guerre de classes en Espagne*, Spartacus, Paris, 1977.

[4] *Idem*.

[5] M. Bakounine, in *Ni Dieu ni maître*, anthologie de l'anarchisme, Maspéro, PCM, Paris.

[6] L. Mercier-Vega, *L'incroyable anarchisme*, 10/18, Paris, 1970.

[7] L. Fabbri : *Dictature et révolution*, Editions du Monde libertaire, Paris, 1986.

L'Ukraine et l'Espagne

Il est des exemples de luttes révolutionnaires très riches par les débats sur le fonctionnement ou la tactique qu'elles ont provoqués : la Makhnovtchina (1917-1921) et les milices anarchistes d'Espagne (1936-1937) en sont.

Nous n'avons pas la prétention de refaire l'histoire de ces mouvements. Des historiens ont fait des études souvent exhaustives et nous nous fondons sur elles pour synthétiser les questions principales de lutte armée qui se sont posées dans chacun des cas.

La Makhnovtchina

Le combat mené par les anarchistes ukrainiens occupe une place importante dans notre histoire. Rappelons brièvement les faits. Nestor Makhno (1889-1934), figure de proue de ce mouvement, n'a pas reçu de formation militaire. Par contre, il participe très tôt à des actions violentes. Ainsi, le groupe anarchiste auquel il appartient se lance vers 1916-1938 dans des attentats et des attaques à main armée, les fameuses « ex » (expropriations) à l'encontre de riches propriétaires ou d'industriels. La création d'une unité armée est issue tout naturellement du contexte local. Après la Révolution de mars 1917, un soviet se crée dans la région de Gouliaï-Polié. Pour le défendre, un groupe de volontaires est constitué. Il regroupe huit à neuf cents hommes dont environ trois cents anarchistes. Makhno et ses compagnons y apprennent le combat.

Vers juillet 1918, il forme un premier bataillon, aidé par des groupes de paysans. Des détachements de partisans, qui existaient déjà pour lutter contre les Allemands et les Autrichiens, se rallient à lui. Voline, témoin et acteur, écrit : *« Ainsi l'unification des unités détachées de partisans de l'Ukraine méridionale en une seule armée insurrectionnelle sous le commandement suprême (sic) de Makhno se fit d'une façon naturelle, par la force des choses et la volonté des masses »* [1]. Car le mouvement prend très vite de l'ampleur, soutenu par la population. Makhno propose de transformer les détachements de combat en unités groupant cavalerie et infanterie. Un état-major principal représente cette fédération de combat à l'intérieur de laquelle Makhno occupe les postes de chef d'état-major et de commandant général. Un service de renseignements est créé.

De 1918 à 1921, le mouvement makhnoviste se heurte à toutes sortes d'ennemis : armées blanches tsaristes, nationalistes locaux et l'armée rouge des bolcheviks. Avec ces derniers, les makhnovistes nouèrent quelques alliances temporaires pour lutter contre l'ennemi commun : les blancs. Une première fois, en janvier 1919, l'armée insurrectionnelle d'Ukraine devient une brigade intégrée dans l'armée rouge. La deuxième fois, en octobre 1920, les makhnovistes se placent de nouveau sous l'égide du commandement général bolchevik, et jouent un rôle décisif dans la Révolution russe en sauvant l'armée rouge d'un désastre. Dans les deux cas, les anarchistes gardèrent leur spécificité, notamment la structure interne, l'élection des officiers, etc. Dans les deux cas, ce furent les rouges qui rompirent le pacte, une fois les blancs vaincus. Il s'agissait pour Lénine et Trotsky d'éliminer un adversaire gênant par son expérience sociale libertaire. Durant l'été 1921, le mouvement est décimé. Makhno doit s'exiler, des détachements isolés mèneront encore la lutte mais, privés de leur meilleur stratège, ils disparaîtront peu à peu. On raconte que pendant la Seconde Guerre mondiale des résistants assuraient encore la filiation, luttant, contre les nazis et les staliniens !

Fonctionnement de l'armée makhnoviste

Archinoff, contemporain des événements, souligne les traits fondamentaux d'organisation des anarchistes : le volontariat, l'élection des officiers, l'auto-discipline [2].

Le volontariat s'oppose à la conscription utilisée dans beaucoup d'armées, mais cela n'implique pas pour autant la constitution d'une armée de métier. Les insurgés makhnovistes ne touchaient pas de solde. C'est la population qui, sans contrainte, les aidait à subsister. Une grande partie des combattants, par ailleurs paysans, retournait travailler aux champs lorsque c'était possible et avec l'accord des responsables. Si ce mode de fonctionnement provoquait une certaine précarité matérielle et une dépendance vis-à-vis du soutien du peuple ukrainien, il ne pouvait que motiver des combattants défendant leur travail, leur terre et leurs idées. Le volontariat est donc un point positif (jusqu'à un certain point) et parfaitement en accord avec l'anarchisme.

En ce qui concerne l'élection des officiers, certaines personnes ont contesté ce refus d'une caste d'officiers imposées aux combattants. Des responsables élus et révocables ne sauraient être que des incapables, disent-ils. Ce genre de propos est caractéristique des idéologies autoritaires, qui considèrent les populations comme infantiles. Au contraire, en désignant leurs officiers, les makhnovistes s'assuraient ainsi que ceux-ci seraient efficaces et courageux. Dans le cas contraire, les officiers étaient révoqués, chose pratiquement impossible dans une armée traditionnelle. La plupart des officiers de l'armée insurrectionnelle s'exposaient d'ailleurs au combat pour montrer l'exemple, au risque de priver les combattants des meilleurs tacticiens. Makhno, le premier, payait de sa personne. Concrètement, les insurgés se rassemblaient à un endroit donné, s'alignaient en colonnes et éalisaient leurs responsables respectifs. Quant au commandement général, le Soviet révolutionnaire militaire, qui était l'instance décisionnelle, il était élu lors d'une assemblée générale. Rien entendu, le principe électoral devait tenir compte des besoins pratiques. Le troisième Congrès des paysans, ouvriers et combattants de la région de Gouliaï-Polié (avril 1919) rappelait la nécessité d'élire les soldats les plus capables, c'est-à-dire ceux qui connaissaient la tactique militaire et étaient capables de l'appliquer.

Pour les postes les plus importants : chef d'état-major, commandant des corps principaux, on pratiquait même une certaine rotation des tâches. Nous avons employé le terme d'état-major, les makhnovistes étaient conscients que des critiques pouvaient être faites au seul énoncé de ce genre d'organisme. L'état-major était le lieu de coordination pour la stratégie et non une structure centralisatrice. Les insurgés ont précisé le rôle technique de leurs organismes : « *Les comités révolutionnaires de guerre et organisations similaires doivent être considérés par les*

anarchistes uniquement comme des organes techniques-exécutifs (qui dirigent une activité opérationnelle purement militaire), mais sous aucun prétexte, ils ne doivent être considérés comme des organes administratifs ou exécutifs, qui posent, sous n'importe quelle forme, le problème de l'autorité ou prennent celle-ci en main » [3].

Quant à la discipline, les historiens s'accordent à constater qu'en général les insurgés avaient une confiance illimitée dans leurs commandants dès lors que ceux-ci avaient démontré leurs capacités. Parfois l'état-major réglait des cas urgents : *« L'état-major pouvait punir au besoin les commandants en les renvoyant dans leur unité ; les insurgés du rang étant, eux, privés dans le même cas de leur monture et de leurs armes »* [4]. Les accusations de pillage et d'antisémitisme n'ont aucun fondement. Il suffisait que quelqu'un tienne des propos antisémites pour qu'on le fasse fusiller.

Le congrès d'ouvriers, de paysans et de combattants

Le principe du congrès souverain représentant la population des régions libérées est fondamental pour comprendre le fonctionnement de la Makhnovtchina. Bien sûr, ces congrès n'ont pas toujours pu se réunir et les bolcheviks comprirent le danger pour leur pouvoir de ce genre d'assemblée. Trotsky fit tout pour empêcher leur tenue. L'anarchiste Voline a assisté au plus important d'entre eux, celui d'Alexandrovsk (fin octobre-début novembre 1919). Tout d'abord, Voline constate l'extrême maturité des délégués de la population, bien décidés à ne pas se laisser manipuler par qui que ce soit. Notons que tous les délégués n'étaient pas anarchistes, loin de là. On décida de renforcer la Makhnovtchina par l'enrôlement volontaire de la population masculine. D'autre part, *« Le congrès décida aussi que le ravitaillement de l'armée serait opéré surtout par des dons bénévoles des paysans : dons ajoutés aux prises de guerre et aux réquisitions dans les milieux aisés. On établit soigneusement l'importance des dons, selon la situation de chaque famille »* [5].

Les délégués n'abdiquaient pas leurs responsabilités devant les combattants. Ce qui contredit la thèse d'une dictature de Makhno sur la région. L'organisation civile était prédominante et l'on ne se privait pas parfois de le rappeler. Voline cite deux anecdotes significatives. Une première intervention concerne un commandant militaire qui avait placardé des affiches contre l'alcoolisme alors

que lui-même s'était saoulé. Le commandant comparut devant le congrès, reconnu être incapable d'accomplir sa tâche et demanda à être envoyé sur le front. Un autre intervenant signala l'hypothèse d'une police politique au service de Nestor Makhno. Une commission fut aussitôt établie pour vérifier les faits malgré le prestige de ce combattant. Ces anecdotes, certes édifiantes et citées volontairement par Voline, montrent toutefois que les insurgés restaient responsables devant le congrès même si celui-ci ne pouvait pas toujours se réunir. Ce qui nous intéresse aujourd'hui c'est son principe, éminemment anti-autoritaire.

Tactique des makhnovistes

Le mode de combat utilisé par les insurgés était parfaitement adapté au contexte, mais serait d'un faible intérêt de nos jours. La guerre en Ukraine était extrêmement mobile, basée sur la cavalerie, dans la tradition cosaque. A. Skirda remarque à propos de la stratégie makhnoviste *« l'extrême mobilité de la cavalerie (...), en moyenne 60 à 100 km par jour, parfois davantage, alors que la cavalerie régulière n'en parcourait que 40 et très rarement 60 km. Cette rapidité n'était possible que par le soutien de la population et l'organisation minutieuse de changements de chevaux en certains endroits convenus d'avance ; l'avant-garde, ayant changé ses chevaux fourbus contre des montures fraîches et s'étant restaurée, devenait l'arrière-garde »* [6]. Cette permutation criait la surprise chez l'adversaire : *« Quand une unité rouge pensait avoir défait les makhnovistes et croyait parachever son succès en les poursuivant, elle se trouvait souvent en réalité prise à revers. Si cette tactique échouait, les makhnovistes, soumis à la pression constante de l'ennemi, dispersaient dans toutes les directions leurs unités en différents groupes, désorientant complètement l'ennemi. Parfois ces groupes se disséminaient eux-mêmes en régiments, ceux-ci en sotnias [7] et ainsi de suite jusqu'à de toutes petites unités tactiques. En 1921, l'Ukraine entière grouillait de tels détachements makhnovistes qui, tantôt s'unissaient en une force unique, tantôt se disséminaient de nouveau dans le pays et, enterrant leurs armes, se transformaient en "paisibles villageois" »* [8].

Il est évident que cette tactique n'était possible qu'avec un soutien total de la population. De plus, la cavalerie makhnoviste pouvait manœuvrer avec d'autant plus d'aisance que très peu d'avions ou de véhicules blindés furent engagés (et

lorsque c'était le cas sans conséquence). Les conflits où s'engagèrent les makhnovistes présentaient encore de nombreux traits du XIX^e siècle. Toutefois, constatons que la mobilité extrême sur le terrain est redevenue d'actualité lors de la guerre entre le Tchad (et la France) et la Lybie, les véhicules légers des Tchadiens détruisant les lourds chars de leurs adversaires. A tel point que certains stratèges se demandent si les offensives classiques de chars ne sont pas périmées.

Pour conclure ce bref aperçu de la guerre makhnoviste, signalons l'effort psychologique que tenta Makhno en faisant relâcher les simples soldats rouges ou blancs prisonniers. Il faut reconnaître que s'il y eut parfois des désertions ou de la mauvaise volonté à combattre chez ses adversaires, dans l'ensemble, Makhno ne tira pas d'avantages en procédant ainsi. Les soldats bolcheviks relâchés étaient immédiatement réincorporés dans leur armée d'origine. Au moins, les makhnovistes ont-ils essayé de changer les règles de la guerre, sur ce point comme dans beaucoup d'autres.

[1] Voline, *La révolution inconnue*.

[2] Archinoff, *Le mouvement makhnoviste*.

[3] *Conférence des organisations anarchistes d'Ukraine (Nabat), 18 novembre 1918.*

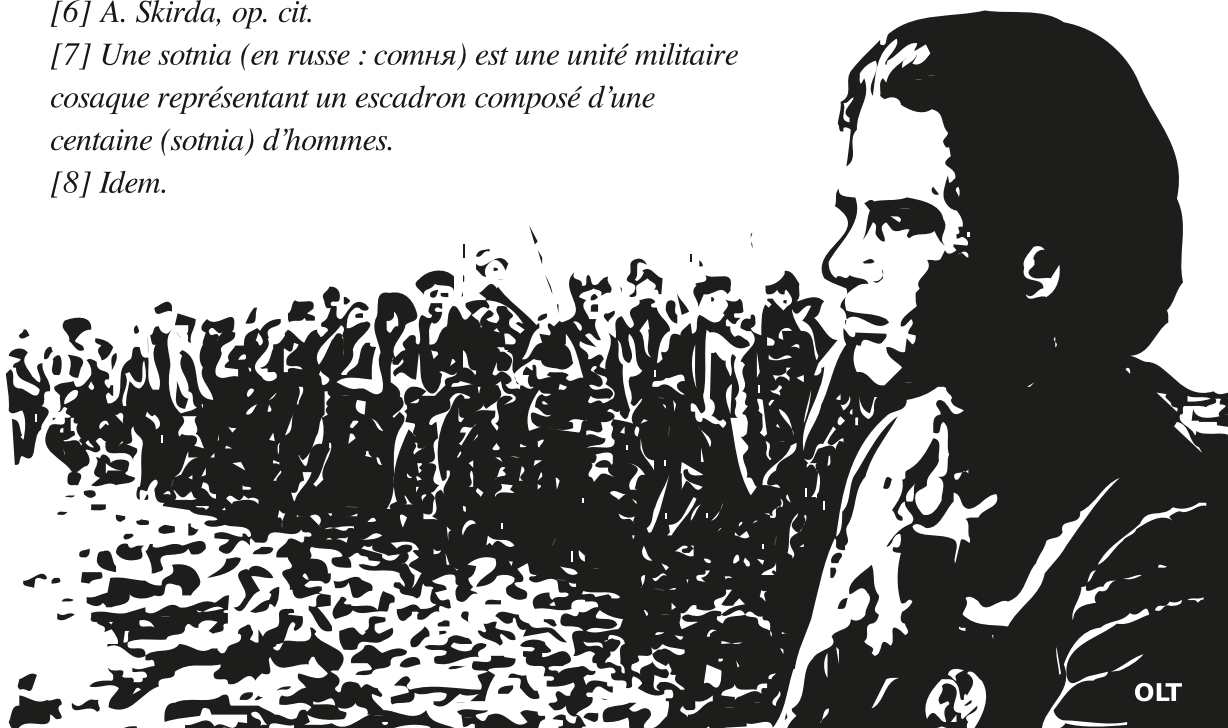
[4] A. Skirda, *Les cosaques de la liberté, ouvrage de référence sur le sujet.*

[5] Voline, *op. cit.*

[6] A. Skirda, *op. cit.*

[7] Une sotnia (en russe : сотня) est une unité militaire cosaque représentant un escadron composé d'une centaine (sotnia) d'hommes.

[8] *Idem.*



La Guerre d'Espagne

Le déclenchement de la guerre civile espagnole en 1936 ne fut pas vraiment une surprise. Dès le premier tour des élections, Franco avait proposé d'instaurer la loi martiale, afin d'empêcher la victoire du Front populaire. A Barcelone, le 16 juillet 1936, la C.N.T. demande en vain au gouvernement catalan de distribuer des armes aux ouvriers, pour prévenir une tentative de putsch de la droite. Le 17 juillet, le putsch éclate. Le gouvernement républicain tente encore de temporiser alors que le peuple s'arme et lutte contre les rebelles. Pourtant les révolutionnaires ne triomphent pas partout. Les putschistes contrôlent les îles Canaries, le Maroc espagnol, une partie de l'Andalousie, la Navarre, le Léon et la Vieille Castille. Cette situation crée une ligne de front entre les deux zones.

Les anarchistes qui avaient jusque-là participé à des insurrections urbaines doivent passer au stade supérieur. L'armée républicaine s'étant largement désagrégée, ce sont des milices ou des colonnes organisées par les syndicats et les organisations révolutionnaires qui vont surtout se battre. Les militaires qui les rejoignent sont souvent regardés avec méfiance : *« Lorsqu'elles (les organisations ouvrières) se trouvèrent dans l'obligation d'avoir recours à nous, se plaignait un officier républicain, elles n'enrôlèrent que le nombre d'officiers loyaux qui leur était absolument indispensable, et ceux-ci furent constamment surveillés et même menacés car on les soupçonnait de convictions fascistes »* [1].

Pour contrebalancer l'influence des milices, le gouvernement tente de mobiliser mais les anarchistes s'y opposent fermement, de même que les jeunes appelés. Plusieurs colonnes sont constituées par les anarchistes ; citons les colonnes « Durutti », « Francisco Ascaso », « Ortiz », « 4 Septembre » (syndicat du bâtiment de la C.N.T.), « Aguiluchos » (F.A.I.), etc. Ces colonnes seront souvent remaniées. Une des plus connues de l'année 1937 est la Colonne de Fer, composée majoritairement d'anarchistes. Numériquement, les combattants de la C.N.T.-F.A.I. sont la principale force armée. En août 1936, il y a 50 000 combattants de la C.N.T. contre 30 000 à l'U.G.T. (socialiste), 10 000 communistes, 5 000 poumistes (marxistes dissidents) et environ 40 000 soldats et policiers républicains. La différence est encore plus nette en Catalogne où la

composition initiale des milices est la suivante : C.N.T.-F.A.I., 13 000 partisans ; U.G.T., 2 000 ; P.O.U.M., 3 000.

Si les révolutionnaires contiennent l'avance des franquistes en de nombreux points, ils ne peuvent les empêcher de progresser dans le nord de l'Espagne et aux portes de Madrid. La mobilisation par les syndicats empêche toutefois la capitale de tomber (novembre 1936). En mars 1937, une nouvelle offensive est repoussée, ce qui accorde un répit dans ce secteur. Néanmoins, la militarisation des milices est imposée, non sans réticences et protestations. La Colonne de Fer est la dernière à se plier, le 21 mars 1937, sous la menace d'être privée de matériel. En avril, un plénum des jeunesses libertaires se prononce pour « *une armée populaire avec commandement unifié* ». Les révolutionnaires doivent à la fois lutter contre les communistes, qui torturent et massacrent anarchistes et poumistes, et contre les fascistes qui, ravitaillés abondamment par l'Italie et l'Allemagne, rentrent dans Bilbao (19 juin 1937). La nouvelle armée, dotée de plus de moyens, ne se montre guère plus efficace que les colonnes de miliciens de 1936. *La Révolution prolétarienne* écrit : « *Ce n'est pas un hasard si la période révolutionnaire de la guerre s'achève par la victoire de Guadalajara en 1937, tandis qu'après le renversement de mai, commence la série des défaites qui va de la chute de Bilbao à celle de Barcelone* » [2].

Les franquistes lancent en avril 1936 une nouvelle offensive qui coupe en deux la zone des républicains. En mai, la F.A.I. propose une tactique de guérilla et de sabotage en territoire ennemi. Mais les républicains s'épuiseront dans une offensive classique sur l'Ebre (juillet 1938), avec de lourdes pertes sans résultat probant. De plus, le gouvernement, s'oppose encore aux anarchistes en supprimant le contrôle ouvrier sur l'industrie de guerre. Les libertaires participent en nombre à l'offensive de l'Estremadure, en janvier 1939. Malgré les succès, le commandement suspend l'avance des troupes. Peu à peu, les zones républicaines tombent. La guerre est close officiellement en avril 1939.

Les milices anarchistes

L'organisation des milices anarchistes se fit tout naturellement. Par exemple, l'appel au combat par le militant Garcia Oliver lors d'un discours radiodiffusé en Aragon (juillet 1936) provoqua l'enthousiasme. Dans les syndicats, les ouvriers

vinrent participer à l'effort de défense. Trop parfois. Abel Paz constate : « *L'on demande aux plus réfléchis de rester pour accomplir des tâches qu'on ne pouvait abandonner* » [3]. Le recrutement ne fut pas un problème et Durutti était d'ailleurs réticent vis-à-vis de l'engagement massif de volontaires étrangers. Ce qu'il fallait, surtout, c'était une aide extérieure en fonds et en matériel. L'organisation des milices tendait à se rapprocher le plus possible du principe fédératif. Leur structure était la suivante : dix hommes formaient un groupe de base, avec à sa tête un responsable librement choisis, dix groupes formaient une centurie, avec un responsable désigné de la même façon ; enfin cinq centuries équivalaient à un groupement ; les délégués de groupement et le délégué général de la colonne formaient le comité de guerre.

Ce mode de fonctionnement n'était pas sans susciter l'hostilité des partisans d'une armée traditionnelle. Le premier technicien de la Colonne « Durutti » était un militaire professionnel. Devant son incompréhension, Durutti dut le remplacer par un sergent d'artillerie, Manzana, qui avait participé auparavant aux comités antimilitaristes de la C.N.T. Avec d'autres spécialistes, il devait s'occuper de l'équipement et du service médical. Le fonctionnement de la colonne fut ensuite modifié parce que le nombre de miliciens ne correspondait pas toujours au découpage. L'artillerie fut regroupée et les services annexes (transports, intendance) améliorés avec chacun un délégué. On organisa un conseil technique militaire réunissant les tacticiens (souvent d'anciens militaires de métier). Dans ce conseil, on s'occupait des cartes et des transmissions, etc. Ce changement structurel ne touchait pas les principes anarchistes, bien entendu.

Il n'existait pas de grades militaires, de décorations ou de différences dans la nourriture, le vêtement et le logement. Enfin, ajoutons qu'il existait des groupes spéciaux, qui agissaient en territoire franquiste. Les colonnes s'entouraient de dynamiteros, parfois d'anciens mineurs. Le plus célèbre était « El Cubano » , dont nous reproduisons une interview à la fin de cette brochure. [4]

Le débat sur la militarisation

Comment est-on passé de cette organisation libertaire à la militarisation et à l'intégration des milices dans une armée de type classique ? La question de l'efficacité militaire a dominé toute la période. Déjà, à l'origine, il n'y avait pas

unanimité au sein de la C.N.T. Lors du congrès de mai 1936, Garcia Oliver proposa de constituer une organisation paramilitaire ; ce à quoi répondit Durutti : *« Il est certain que la proposition de Garcia Oliver est plus admissible du point de vue militaire que la guérilla, que moi-même je défends. Mais cette conception paramilitaire conduira la révolution à sa perte parce que cet organisme commencera à s'imposer, et au nom de l'efficacité, exercera son autorité et son pouvoir sur la masse »* [5].

On s'est beaucoup étendu sur le premier contact des anarchistes avec l'ennemi en rase campagne. A 30 km de Saragosse, trois trimoteurs fascistes ont attaqué la colonne Durutti, faisant vingt morts, ce qui a stoppé l'offensive. Paniquée, une partie des combattants s'est enfuie jusqu'à ce qu'un groupe de miliciens les calment et réorganisent la colonne. Il est compréhensible que des ouvriers n'ayant connu que les combats de rue aient été choqués lors d'un bombardement en règle. Ensuite, les miliciens firent de nets progrès, stoppant l'ennemi sur le front d'Aragon et lors de la bataille de Madrid, par exemple. Ne pouvant critiquer le courage des miliciens, on a posé le problème de l'autodiscipline qui aurait été catastrophique. Il est vrai qu'il y eut des difficultés.

Au début, des miliciens abandonnaient leur position parce qu'ils ne voyaient pas l'intérêt de la tenir. D'autres discutaient les ordres au mépris de l'urgence d'une offensive. Mais il s'agissait d'un manque de maturité et non d'anarchisme. On confondait la confiance vigilante avec la méfiance systématique, pour se prouver « qu'on n'est pas manipulé ». D'autres incidents prêteraient à sourire dans un tout autre contexte, comme ces vivats poussés avant une attaque surprise de nuit ! Mais, il s'agissait surtout d'un manque d'expérience et de dosage. En fait, le fonctionnement des milices s'améliorait peu à peu, mais le débat fut faussé en ce sens que l'on restait complexé face à l'adversaire : *« Devant la menace de plus en plus grande que faisait peser la menace franquiste et les troupes d'intervention allemandes et italiennes, personne n'eut l'idée de proposer une stratégie globale autre que celle de l'identification à l'ennemi, c'est-à-dire la création d'une armée encore plus disciplinée, encore plus efficace, encore plus "prussienne" que celle d'en face. Evidemment, ce fut et ça ne pouvait être qu'un échec »* [6]. Une solution aurait été de transformer le combat frontal en tactique de guérilla et de sabotage. Cela n'a pas été le cas.

Une fois adopté le principe de la militarisation, la plupart s'y plièrent non sans mal : *« Quand les comités supérieurs de la C.N.T.-F.A.I. optèrent pour la militarisation*

générale des milices (...) une grave confusion se produisit sur tous les fronts où les combattants confédéraux étaient engagés. Il y eut des réunions tumultueuses et les délégations des comités allaient au front avec la mission difficile de tenter de les apaiser. De nombreux miliciens intransigeants, qui étaient allés au front comme volontaires, rompirent leur engagement et revinrent à l'arrière. Plus tard, ils se réengagèrent » [7].

Il est certain que la lutte contre le fascisme était prioritaire, c'est pourquoi on continua la lutte malgré tout. Cipriano Mera, jusque-là partisan de l'auto-discipline, lança la fameuse phrase : *« Désormais, discipline de fer. Discipline qui aura la même valeur que celle observée volontairement. Désormais, nous ne discutons plus qu'avec les capitaines et les sergents »* [8]. Pour Mera, dès lors que la décision avait été prise par la C.N.T.-F.A.I., les combattants devaient l'accepter. On peut discuter des concessions faites par la C.N.T. au gouvernement. De toute façon, il y avait une certaine culpabilité de la part des miliciens qui défendaient avant tout des principes libertaires plutôt que l'une ou l'autre des deux formes de lutte armée. En effet, si l'on examine les critiques de la militarisation, elles furent plutôt sentimentales. On regrettait la camaraderie et un espace de liberté. On connaît le célèbre texte, souvent émouvant : *Protestation devant les libertaires du présent et du futur sur les capitulations de 1937*. Cet écrit est dû à un ancien taulard resté anonyme qui, lors de l'ouverture des prisons par la C.N.T.-F.A.I., rejoignit la Colonne de Fer. *« Nous mangions quand il y avait de quoi, quand les vivres manquaient nous jeûnions. Et tous contents. Tous amis, tous camarades, tous guérilleros de la Révolution (...) Étant pris entre les mailles militaristes, nous n'avons plus de choix qu'entre deux chemins : le premier nous conduit à nous séparer, nous qui, jusqu'à ce jour sommes camarades dans la lutte, en proclamant la dissolution de la Colonne de Fer, le second nous conduit à la militarisation »* [9].

Très peu de critiques ont été faites par les anarchistes sur la valeur technique de la militarisation. S'il est vrai que les milices ne sortaient pas de l'offensive frontale, et étaient stratégiquement limitées, les chefs militaires d'après 1937 ne feront pas toujours mieux. On peut même parler d'une médiocrité du commandement. Vis-à-vis des tacticiens comme Lister, Modesto, El campesino, *« Aucune opération militaire d'envergure où la surprise, la mobilité, l'invention eussent été des éléments de succès n'est à mettre à leur actif »* [10].

Nous irons même plus loin. Nous pensons que si les républicains avaient eu les mêmes moyens en matériel que les franquistes (le déséquilibre était immense), ils

auraient perdu la guerre de toute façon. En effet, les franquistes appliquaient une tactique militaire de bonne tenue et, de plus, ils innovaient, surtout les techniciens allemands envoyés par Hitler. Citons les bombardements en piqué dès 1937 sur le front nord et les raids aériens sur Madrid ou Barcelone, qui avaient surtout un but psychologique.

Ajoutons à cela les percées et les offensives sur un large espace de blindés sur le front d'Aragon. Bien sûr tout cela était embryonnaire, mais déjà se dessinait une évolution de la guerre qui donnera la victoire aux fascistes lors des campagnes de Pologne et de France, en 1939-1940.

Il n'est pas évident qu'en adoptant la guérilla plutôt que la militarisation, les anarchistes eussent remportés à coup sûr la victoire, mais au moins ils auraient mis plus de chances de leur côté en se livrant à des coups de main, en sabotant, en organisant des grèves et des émeutes sur les arrières de l'ennemi. *« Il fallait doter les milices d'une stratégie militaire offensive où les mouvements, la surprise, le sabotage, les embuscades, etc., auraient permis d'éviter les pièges de la guerre de position favorable à l'ennemi »* [11].

Les miliciens et la population

Le problème de l'organisation sociale dans les zones libérées s'est posé différemment qu'en Ukraine. Les makhnovistes suggéraient directement aux populations de s'organiser, si elles le voulaient, selon les principes anarchistes. En Espagne, il existait une structure syndicale, la C.N.T., qui se chargeait de coordonner les collectivisations de l'agriculture et de l'industrie (à ce sujet, nous renvoyons à l'ouvrage de G. Leval : *L'Espagne libertaire*). Bien entendu, les combattants s'efforçaient chaque fois que c'était possible de convaincre les populations libérées. Cela ne réussissait pas toujours comme en témoigne Cipriano Mera, qui rappelait la nécessité de former des propagandistes à côté des miliciens : *« Nous avons fouillé la ferme d'un propriétaire foncier, disparu avant le soulèvement militaire, et avons procédé à la distribution aux plus nécessiteux du village de quelques centaines d'œufs et de poules. Cependant, au fur et à mesure que s'opérait le partage, et sans que nous nous en rendions compte, les gens rapportaient tout ce que nous leur avons distribué à la ferme en question. Ils montraient ainsi leur peur de devoir affronter la colère du propriétaire après son éventuel retour. Tel*

était l'état de pauvreté morale dans lequel se trouvaient la plupart des habitants. Toute campagne de propagande devait, par conséquent, être réalisée avec beaucoup de tact et par des hommes ayant une conduite indiscutable » [12].



D'autre part, il semble que la population, malgré son enthousiasme, ne put pas toujours assurer la subsistance des combattants. C'est du moins ce qu'il ressort d'un texte de la section italienne de la Colonne Ascaso : *« Personne ne se préoccupa de la solde, parce que les villages où résidaient ces combattants assistaient les familles, qui avaient, ainsi leur existence assurée. Mais, un moment arriva où les villages cessèrent de ravitailler les familles et les réclamations commencèrent. Nous avons toujours été hostiles à cette solde de dix pesetas, parce que l'individu s'habitua à vivre des armes et à en faire une profession »* [13].

Finalement, la solde fut acceptée. Notons qu'une des résistances à la militarisation par la Colonne de Fer vint du refus d'attribuer individuellement la solde, la colonne voulait avoir le contrôle de la répartition afin qu'elle soit équitable. Il est évident que nous devons réfléchir à la façon par laquelle la population peut aider des combattants anarchistes.

S'il nous est arrivé au cours de ce chapitre d'émettre des critiques à propos de l'expérience militaire espagnole, ce n'est pas pour se poser en donneurs de leçons. Paradoxalement, l'épisode espagnol, qui réunit le plus grand nombre d'anarchistes de notre histoire et montra les pratiques les plus audacieuses, est aussi le plus critiqué, trop souvent par des intellectuels ignorant tout d'une

pratique militante, et assez méprisants pour constater qu'il n'y avait qu'une poignée de « véritables » anarchistes. Laissons cela.

Les compagnons espagnols ont tenté en 1936 une expérience, en commettant parfois des erreurs. Nous devons simplement en tirer la leçon pour améliorer notre stratégie, sans a priori ou culte à l'égard de l'événement. Il suffit de se rappeler les propos de Cipriano Mera qui, au lieu de vanter ses combats, déclara : *« Tout ceci, c'est le passé. Je ne renoncerai jamais à la lutte, mais je n'accorde aucune valeur aux hauts faits militaires. Je veux dire par là qu'en redevenant ouvrier maçon, comme je l'étais avant la guerre, j'ai remporté mon unique victoire : la truelle »* [14].

[1] B. Bolloten, La Révolution espagnole.

[2] Revue Itinéraire n°1, « Durutti, de la révolte à la révolution ».

[3] A. Paz, Durutti, le peuple en armes.

[4] Le dictionnaire des guérilleros et résistants antifranquistes : Julio Rodriguez Fernandez (« El Cubano », « Fedor », « Rafael Grau Raimundo »): <https://losdelasierra.info>

[5] Idem.

[6] C. Semprun-Maura, Révolution et contre-révolution en Catalogne.

[7] V. Richards, Enseignements de la Révolution espagnole.

[8] Idem.

[9] Protestation devant les libertaires du présent et du futur sur les capitulations de 1937, par un « incontrôlé » de la Colonne de Fer.

[10] C. Semprun-Maura, op. cit.

[11] Idem.

[12] C. Mera, extrait de ses « Mémoires » paru dans La Rue n°21.

[13] A. et D. Prudhommeaux, Catalogne libertaire 1936/1937.

[14] C. Mera, op. cit.

Quel combat ?

Jusqu'ici, nous avons étudié le problème du combat sous son aspect théorique, puis historique. Il reste la pratique. Il est extrêmement délicat d'aborder la question militaire. Disons tout de suite qu'il n'est pas question de jouer ici au stratège d'état-major. Chaque situation est particulière et les militants expérimentent beaucoup sur le terrain. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille évacuer la question militaire dans le mouvement libertaire. En parler nous éviterait des surprises désagréables.

Plusieurs cas peuvent se présenter. Tout d'abord le plus lointain, celui d'une entité territoriale anarchiste organisée comme telle et ayant à se défendre. Il est impossible d'évoquer les conditions de cette défense car cela dépendra des choix et des possibilités de la population.

Autre possibilité : un affrontement de type frontal qui ne concerne pas seulement les anarchistes, comme en 1936 en Espagne. Là aussi, la défense dépendra des forces politiques en présence. Reste le cas le plus plausible, celui de la guérilla : c'est-à-dire la situation où il faut lutter contre un adversaire qui contrôle la majeure partie du territoire. De cela on peut parler plus facilement car la guérilla démarre souvent de rien. Non pas qu'elle se crée hors de tout contexte, mais elle est moins contrainte de défendre un territoire donné, elle est moins liée aux alliances politiques (contrairement au cas espagnol). Bien sûr, l'action des guérillas ne correspond pas au concept de guerre que nous avons défini en première partie. C'est une lutte armée de type agressif et non défensif. Elle traduit la radicalisation du conflit social et politique, ce qui la justifie. Étant bien entendu que les combattants ne sont pas une avant-garde, au sens de dirigeants, mais les éléments les plus actifs de cette radicalisation.

La guérilla sans mythe

Pour illustrer notre propos, nous serons amenés à citer des mouvements armés qui n'ont rien à voir avec l'anarchisme. Cela ne veut pas dire que nous ayons une quelconque sympathie pour ceux-ci. Ce ne sont que des exemples.

Lorsqu'on parle de guérilla, les compagnons doivent avoir à l'esprit que ce n'est pas une solution miraculeuse. Aucune forme d'organisation militaire n'est invincible, loin de là. La défaite de mouvements comme celui des Boers en Afrique du Sud (1899-1902) ou celui des Mau-Mau au Kenya (1952-1954) s'explique entre autres par un quadrillage efficace opéré par l'armée anglaise. L'échec de la Makhnovtchina a un peu les mêmes causes. Les troupes bolcheviques réussirent à faire disparaître la guérilla anarchiste qui se trouvait pourtant en terrain extrêmement favorable puisqu'émanant directement de la paysannerie ukrainienne et ayant son soutien. Plus près de nous, on peut citer l'encerclement et l'anéantissement des communistes en Malaisie (1948-1957), des partisans de Che Guevara en Bolivie (1967).

Et même si la guérilla contrôle certaines zones, cela ne veut pas dire forcément qu'il y a victoire. Un des principes de la contre-insurrection est le repli sur les zones les plus développées économiquement et groupant la majorité de la population. Les guérilleros ont alors de vastes régions difficiles à contrôler et d'un faible intérêt d'un point de vue stratégique. La partie n'est donc pas gagnée d'avance comme pourraient le croire certains rêveurs glorifiant le porteur de Kalachnikov. Ce qui ne veut pas dire non plus que la lutte soit désespérée. Lorsque les autorités du Vietnam du Sud ont tenté d'appliquer la méthode anglaise en regroupant les villageois en « hameaux stratégiques », pour les isoler des combattants, ce fut un échec total. Si les anarchistes devaient un jour s'engager dans ce genre de combat, que ce soit avec réalisme et prudence.

La préparation

Faut-il une préparation paramilitaire pour se préparer à cet affrontement ? Certains gauchistes le croient et se précipitent au service militaire. Cette attitude est critiquable. Non seulement elle cautionne l'institution militaire, mais en plus l'expérience tirée est souvent douteuse. Ce n'est pas en marchant au pas ou en jouant aux cartes dans les chambrées que l'on fera la différence. D'ailleurs, n'a-t-on pas vu à plusieurs reprises les meilleures armées, ou du moins les plus équipées, échouer contre des « pouilleux » ? En Irlande, par exemple, la brigade du West Cork du (1920) débuta sans préparation. Elle fut pourtant l'une des plus efficaces, tenant en échec une armée anglaise qui venait de sortir victorieuse du

premier conflit mondial. Voici ce que dit le commandant Tom Barry de sa brigade : *« Contrairement à l'ennemi, l'I.R.A. du West Cork n'avait aucune expérience de la guerre. Ses membres ignoraient le maniement des armes et ne connaissaient que les rudiments de l'instruction du fantassin. Dépourvus de notions tactiques, ils étaient toutefois animés du désir de devenir de bons volontaires »* [1]. Certains objecteront que si la plus grande partie des combattants était inexpérimentée, des cadres de l'I.R.A. avaient reçu une instruction au cours de la Première Guerre mondiale.

Il est évident que tout mouvement armé a besoin d'au moins un petit nombre de spécialistes au rôle purement technique. Durutti signalait leur apport essentiel dans le fonctionnement de sa colonne et ces quelques militaires surent s'intégrer efficacement parmi les anarchistes. Certaines connaissances ne sont donc pas inutiles pour peu qu'on les délimite.

Terrain et population

En temps normal, les militants ne connaissent pas toujours l'espace où ils luttent. En période de combat, ce savoir est essentiel et il ne s'agit pas là d'intuition ou d'une expérience fondée sur le fait d'avoir beaucoup arpenté la zone concernée. Le géographe Yves Lacoste en montrait déjà les limites en prenant pour exemple des luttes du tiers-monde : *« Dans la guérilla, une des forces des paysans est de très bien "connaître" tactiquement l'espace où ils combattent, mais, livrés à eux-mêmes, leur capacité s'effondre pour des opérations de niveau stratégique, car celles-ci doivent être menées à une autre échelle, sur des espaces beaucoup plus vastes qui ne peuvent être représentés que cartographiquement »* [2]. La lecture de cartes est une évidence, et sa nécessité avait été bien comprise lors de la guerre d'Espagne. Durutti y attachait une grande importance.

Les combattants ne doivent pas non plus négliger l'action psychologique. Sachant qu'ils disposeront de très peu de moyens d'information, ils doivent limiter les erreurs. Contrairement aux guérillas marxistes, les anarchistes doivent éviter au maximum de terroriser la population neutre ou passive. Trop souvent, des guérillas ont poussé des gens dans les bras de l'adversaire en les contraignant à fournir du ravitaillement ou des bases d'appui. Résultat : les habitants de

certaines localités « visitées » ont accepté ensuite la proposition de l'armée de constituer des milices contre-révolutionnaires, comme au Pérou par exemple (guérilla du Sentier lumineux).

Il faut se garder aussi d'effets désastreux pour l'image de marque. Nous pensons par exemple à ce qui s'est produit en Espagne : la destruction des couvents, la démolition des tombes, l'exhumation des cadavres. C'était une chose de récupérer les biens de l'Eglise, c'en était une autre de commettre des actes gratuits. Fussent ces actions défendables (et nous ne le pensons pas), elles représentent une défaite morale qui permet à l'adversaire de resserrer les rangs. Ainsi, ces excès furent habilement exploités par la propagande franquiste, non sans succès. Tous les combattants doivent avoir à l'esprit qu'ils se battent devant une opinion publique.

La propagande proprement dite devra faire preuve de psychologie. Elle doit utiliser un langage intelligible en rassemblant les thèmes les plus porteurs. Comprenons-nous bien : il ne s'agit pas de cynisme, ce qui nous ferait mentir ou prendre les gens pour des imbéciles, mais d'être compris. Il faut éviter le verbiage ou la théorie abstraite. Il ne faut pas avoir peur « d'adapter son langage », ce qui ne veut pas dire en changer le sens. On en a un exemple avec les écrits de l'anarchiste mexicain Ricardo Flores Magón. Celui-ci tenta par ses articles dans le journal *Regeneración* de replacer son action dans l'histoire locale, établissant une continuité avec des faits et des personnages qui évoquaient quelque chose à la population, tout en la persuadant qu'il fallait un changement radical [3]. Ricardo Flores Magón diversifiait aussi sa méthode en employant des formes artistiques pour faire passer son message.

Peur que les conditions de l'insurrection soient aussi mûres que possible, nous devons être capables de rassembler la population. Le but des anarchistes est alors de démontrer que les combattants et la population ne font qu'un et que contrairement aux marxistes, il n'y a pas d'intermédiaires comme un parti. Ceux qui combattent ne font que montrer l'exemple et ne s'organisent que par efficacité, et non pour détenir le pouvoir. Le problème est de concilier les conditions de la clandestinité, ou de semi-clandestinité lorsque les combattants contrôlent déjà certaines zones, et des principes d'organisation anti-autoritaires. C'est pourquoi il faut que nous discutons de la question de la guérilla, difficile à résoudre que le problème de la ligne de front antifasciste de la Guerre d'Espagne. D'autant qu'en parallèle à l'action militaire, les anarchistes doivent maintenir

leur organisation spécifique agissant au sein de la population. Cette structure n'est pas un futur gouvernement, c'est l'élément actif de l'anarchisme, comme en temps de paix.

L'infrastructure politique

Comme le souligne Gérard Chaliand dans son livre *Stratégies de la guérilla* : « D'elle vient la possibilité de se développer ; c'est là que résident le recrutement, les renseignements, la logistique intérieure » [4]. Cette infrastructure est l'élément le plus important. Il ne servirait à rien de continuer le combat si elle n'existait pas ou se réduisait à une poignée de sympathisants. Les combattants seraient alors isolés, incompris, puis décimés. Ce n'est pas un hasard si Robert Thompson dans ses *Principes de la contre-insurrection*, manuel pour dirigeants en péril, conseille aux gouvernements concernés de lutter en priorité contre la subversion politique plutôt que contre les guérilleros [5].

Les anarchistes doivent prévoir la dissolution de la structure armée dans le cas où le but initial ne peut être atteint. Les combattants ne doivent pas imposer une lutte sans issue au mouvement, ce qui mènerait à un terrorisme spectaculaire et sans racines.

Premiers succès

Lorsque la guérilla remporte un succès général, elle se transforme en armée véritable pour emporter la décision. Il s'agit alors d'éviter la coupure des combattants avec la population lors de l'offensive finale puisque, pour manœuvrer, la guérilla quitte des zones privilégiées, où elle était mieux implantée. Il faut donc faire vite. Le problème de la durée avait été perçu par Makhno et Durutti, qui craignaient un pourrissement si la lutte durait trop longtemps. L'enthousiasme révolutionnaire finit par décliner et le peuple en armes risque de prendre « plaisir » à la violence ou du moins en avoir l'habitude. Or, un véritable combattant anarchiste doit pouvoir se passer de la mythologie du héros en armes.

Dans les régions libérées, la guérilla s'efforce de conserver l'avantage en protégeant les principaux axes et points névralgiques, en aidant la population à s'organiser contre le sabotage et les infiltrations diverses. Il s'agit moins

d'affaiblir l'adversaire, que de conserver le lien avec la population, qui n'admettrait pas l'insécurité en zone libérée. Nous ne parlons même pas des transformations sociales qui sont les conditions évidentes pour faire progresser la lutte.

Conclusion

Nous avons décrit dans ce chapitre une situation idéale de guérilla et de façon très sommaire. Ce n'est pas un manuel. il s'agissait seulement de lancer quelques idées puisque la réflexion est faible à ce sujet dans le milieu anarchiste. Mais il y a une multitude de types de combats. Il nous faut donc adapter la stratégie au contexte, et aussi équilibrer autant que possible cette stratégie avec nos principes. Si nous pouvons agir, nous avons aussi une conscience.

[1] Tom Barry, *Guérilla en Irlande, Saint-Brieuc, P.U.B., 1971.*

[2] Yves Lacoste, *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre, Paris, Maspéro, 1982.*

[3] Voir à ce sujet, « *L'oeuvre de Juarez* », in *La Révolution mexicaine* de Ricardo Flores Magón, *Spartacus*, où il compare son action avec celle du libérateur Juarez.

[4] G. Chaliand, *Stratégies de la guérilla, Paris, Gallimard, 1984.*

[5] R. Thompson, *Defeating Communist Insurgency : Experiences From Malaya and Vietnam, Londres, Chatto and Windus, (1966) (cité par G. Chaliand, op. cit., pp 411-439).*
Sur la contre-insurrection, il y a bien sûr le manuel rédigé par la C.I.A. pour la Contra.

Annexes

Interview d'« El Cubano »

«Un train de munitions. Trois kilomètres à ramper dans les lignes ennemies. J'ai fait retirer les camarades, je mets le contact et le train est tombé dans un ravin.

- Êtes-vous nombreux, les "dynamiteros" ?

- Deux grands groupes. Je suis à la tête de l'un d'eux.

- Appartenez-vous tous à la C.N.T. ?

- Oui, tous (...) Regardez, il y a parmi nous des cordonniers, nous fabriquons nous-mêmes nos chaussures, les cartouches aussi. Nous n'avons jamais de blessés. Quand un camarade ne revient pas, c'est pour toujours. Nous dépendons de la Guerre, mais nous sommes totalement contrôlés par notre organisation. Certains jours, il nous faut sortir deux fois. Notre travail est indépendant de celui des "dynamiteros" des tranchées. Quand on fait appel à nous nous ignorons notre destination.

- Il faut beaucoup de cran pour faire ce que vous faites ?

- Certes, parfois il en faut un peu... Ainsi, aujourd'hui, après avoir fait sauté un train et repassé les lignes ennemies, j'ai noté une telle tension nerveuse chez mes camarades qu'un désir qu'ils n'osaient exprimer se lisait dans leurs yeux. Alors, moi qui n'ai pas besoin de cognac, j'ai fait semblant d'en avoir envie pour leur permettre d'en boire un peu et de reprendre des forces.»

***Extrait de Catalogne libertaire 1936/1937, p. 31,
par A. et D. Prudhommeaux.***

« Les fautes du général Cluseret »

Ce texte est extrait du livre d'E. Lepelletier : *Histoire de la Commune de 1871* (Paris, 1911, tome 3). Il a été réédité dans le recueil sur La Commune et la question militaire (Paris, U.G.F 10/18, 1971). Si nous ne pouvons le citer en entier, car les erreurs du principal général communard justifient que l'auteur se soit étendu là-dessus, nous vous présentons le passage concernant la conscription, qui nous semble intéressant.

«Si Versailles contraignait des hommes favorables à la Commune à marcher contre elle, celle-ci ne devait pas pour cela l'imiter, et contraindre des hommes qui lui étaient hostiles à combattre pour elle. Telle doit être la logique de la guerre civile, telle est la justice idéale et utopique.

Le décret était, dans la pratique, mauvais. On ne pouvait compter sur des combattants ni bien fidèles ni solides, en forçant à porter les armes contre leurs idées et leurs désirs des citoyens accoutumés à plus d'indépendance et de libre choix que des militaires professionnels soumis à l'obéissance passive, et entraînés à s'y conformer. Si le décret eût été strictement appliqué, et il ne pouvait pas l'être, il ne le fut pas, on eût introduit dans les bataillons fédérés des éléments de désordre, de discorde, peut-être de rébellion et de trahison.

Un décret de cette importance, que son auteur reconnût discutable dans son principe et inapplicable dans son intégrité, dont il avoue de plus avoir favorisé l'inexécution, est jugé, et ne saurait être considéré comme une mesure raisonnable et nécessaire. Ce fut une des nombreuses et terribles bévues échappées à Cluseret durant son trop long séjour à la délégation à la Guerre. Il avoua lui-même, en reproduisant l'opinion de Benoît Malon, que "l'obligation de servir ne donna pas plus de 1 000 hommes à la Commune". Ce n'était pas la peine de violer le bon sens et la justice, de faire du militarisme hors de propos, et de permettre des actes qui

parurent arbitraires, tels que perquisitions, arrestations. Ces violences indisposèrent une partie de la population inutilement, et fournirent des arguments ironiques ou malveillants à la réaction. Les journaux de l'époque, même à Paris, raillèrent "la chasse aux réfractaires", et des feuilles illustrées publièrent des dessins fantaisistes amusant le public avec des épisodes d'évasions comiques (...)

Une autre critique doit être faite du décret de Cluseret et de la division en deux catégories, suivant l'âge. Qu'on prenne le millésime de l'anniversaire de la naissance pour date de la séparation absolue du service militaire actif d'avec la réserve et celui de la territoriale, dans les armées permanentes régulières, c'est logique, et il n'y a guère moyen de procéder à une autre démarcation. Mais pour des insurgés la délimitation ne doit pas être la même. Il est difficile de faire admettre, par une femme, que son mari devra marcher, défendre la barricade, parce qu'il a trente-neuf ans et huit mois, et que le mari de la voisine restera tranquillement au foyer, touchant la solde et attendant les événements, parce qu'il aura atteint quarante ans, peut-être depuis un ou deux mois. Ces questions de calendrier sont inacceptables pour l'entendement populaire. Enfin, en se privant du concours des hommes au-dessus de quarante ans, Cluseret écartait des vieux républicains, ceux qui avaient lutté pendant les dix dernières années de l'Empire, et étaient peut-être les plus solides combattants que la Commune pouvait appeler. (...) Un grand nombre de ces braves que le décret laissait chez eux comme hors d'âge, prirent rang, comme volontaires dans les compagnies de marche, s'y montrèrent les meilleurs soldats, et le malencontreux décret ne fut pas sérieusement appliqué. Il ne fallait donc pas le prendre. »

Défendre la révolution

Cette brochure n'est ni un manuel de guérilla ni une apologie de la lutte armée, mais simplement une réflexion sur la défense de la révolution.

A travers des exemples historiques, elle essaie d'expliquer comment et pourquoi des anarchistes peuvent être amenés à combattre.

PARTAGE NOIR - 1988